LES PRIVILEGES INVISIBLES

Etude Socio-artistique

Barbara Iweins

2025-2027

Étude sous la supervision de:

- *Nathalie Achard, penseuse et auteure du livre “Mon Privilège & ton oppression”.*

“Privilege is invisible to those who have it.” (Michael Kimmel)

Podcast
théorique (8min)



Podcast
pratique (4min)



I.
CADRE THEORIQUE

VUE D’ENSEMBLE

Tout le monde s’est déjà demandé pourquoi il est né ici et pas ailleurs, avant de chasser rapidement cette pensée. Moi, cette question m’obsède.

Elle trouve son origine dans l’histoire de ma grand-mère, qui a dû fuir le régime de Franco en 1938. Avec ses deux frères, elle a été exfiltrée et placée dans des familles d’accueil en Europe. Tandis que ses frères ont été envoyés dans des centres pour réfugiés en URSS, elle a été accueillie par une famille aisée d’industriels flamands. Ils ne se sont jamais revus.
Trois enfants, trois destins radicalement opposés, séparés par une seule variable : la chance. Ma grand-mère a connu une ascension sociale vertigineuse, tandis que ses frères ont conservé leurs conditions initiales. Son destin aurait pourtant pu être le leur.

Ce hasard ne cesse de m'interroger sur ma propre trajectoire. Aurais-je seulement envisagé de devenir artiste si j'étais née dans une famille ouvrière ? En France, 30 % des artistes plasticiens ont un père cadre supérieur, contre seulement 11 % de l'ensemble des actifs.

Plus j'avance, plus je mesure combien mes privilèges hérités m'ont offert la liberté de choisir, de prendre des risques, mais aussi comme l'exprime si bien Nathalie Achard "d'avoir l'espace intérieur et les moyens d'imaginer au-delà de ma propre existence, au-delà de mes préoccupations quotidiennes."

Des décennies plus tard, aux côtés de mon compagnon belgo-iranien, cette interrogation a pris une autre dimension. À travers son quotidien, j'ai pris conscience des barrières invisibles que ma naissance m'avait permis d'éviter (tutoiement par la police, refus de location…). Avant lui, je n'avais jamais eu à m'en soucier.

Ce que je tenais pour acquis (ma couleur, mon apparence, ma voix, ma santé, ma sexualité) jouait silencieusement en ma faveur. Ces éléments que je croyais neutres formaient en réalité un ensemble de privilèges discrets. Ils n’étaient ni éclatants ni revendiqués, mais ils agissaient. Ils allégeaient mes trajets, ouvraient des portes, m’accordaient le bénéfice du doute.

Une protection diffuse, permanente, que je n’avais jamais pensée comme telle. Ce que j’avais longtemps pu ignorer, lui n’avait jamais pu se permettre de l’oublier.

C’est de là qu’est né Les Privilèges Invisibles, une enquête artistique introspective menée auprès de 250 personnes de mon entourage. Ce projet prend racine dans mon vécu pour éclairer les mécanismes sociaux qui nous traversent tous.

Il ne cherche pas à dénoncer, mais à rendre perceptibles les avantages immérités qui se transmettent sans bruit : l’entre-soi discret, les passe-droits banalisés, les trajectoires perçues comme méritées alors qu’elles reposent sur des fondations invisibles.

Je ne parle pas ici à la place de celles et ceux qui subissent les discriminations les plus frontales. Mon angle est autre : faire émerger cette zone grise où l’on se pense « normal », sans voir que cette normalité est déjà un luxe. La force des privilèges réside dans leur discrétion : ils ne heurtent pas, ne freinent pas… ils glissent. Ils fluidifient l’existence de celles et ceux qui les portent. Et c’est précisément ce qui les rend si puissants et si difficiles à remettre en question.

Même les personnes progressistes, conscientes de leurs avantages, restent aveugles à la complexité de leurs privilèges. On croit savoir, mais on ne mesure pas leurs conséquences. On se croit lucide, mais il est presque impossible de percevoir les avantages intégrés dès l’enfance, qui précèdent toute action et façonnent notre rapport au monde. Les Privilèges Invisibles cherche ainsi à éclairer cette opacité du « normal », en interrogeant comment les privilèges invisibles (santé, beauté, âge, genre, classe sociale, orientation sexuelle, race) orientent nos trajectoires de façon invisible.

À travers un nuancier de 250 portraits au collodion sur verre, le projet articule regard artistique et recherche empirique pour faire émerger ce qui, d’ordinaire, échappe au regard : les structures invisibles de nos privilèges ordinaires.

NOTE D'INTENTION

Cartographier, classer, inventorier. Non pas pour figer, mais pour supporter l'inconnu.

Il y a dans ce geste quelque chose de l'ordre du réflexe vital : faire des cases pour ne pas me perdre, dessiner des structures pour rester debout face à ce qui se dérobe. Je sais que le monde est flou, souvent absurde, et que l'équilibre est précaire. Classer m'aide à tenir. Cela me permet d'interrompre ce vertige. Chaque tentative de classement est une manière d'apprivoiser le chaos, de ralentir ce qui m'échappe. Donner une forme (même provisoire) à ce qui me trouble.

Prendre le temps d'observer, parfois plusieurs années, c'est déjà refuser de conclure trop vite. Dans un monde qui exige des avis immédiats, des positions tranchées, je cherche à suspendre. À élargir. À regarder les contours avant de me risquer à une interprétation. Car il n'y a pas de vérité immédiate. Seulement des couches, des angles, des silences à prendre en compte. Ce que l'on voit dépend toujours d'où l'on regarde, et du temps qu'on accepte d'y consacrer.

Dans Katalog, où j'ai photographié un à un les 12 795 biens que je possède, les objets posaient les jalons d'un autoportrait en creux. Dans Les Privilèges Invisibles, ce sont les trajectoires humaines que j'essaie d'approcher, à travers un nuancier de données, de récits et de visages.

Ce n'est pas tant le besoin de savoir que celui de sentir : sentir où je me situe, d'où je viens, ce que j'ai a reçu sans le voir. Classer ici ne vise pas à hiérarchiser, mais à révéler. À donner forme à l'invisible. À créer un langage là où, souvent, il n'y a que des silences.

Comment parler de la loterie de la naissance sans tomber dans l'abstraction ? Pourquoi certaines vies s'élancent là où d'autres trébuchent à la naissance ? Pourquoi tant de différences dans les possibles ? Cette obsession me hante depuis l'enfance, mais elle s'est précisée dans ma vie d'adulte, au contact de ceux que j'aime et qui n'ont pas eu les mêmes droits implicites.

Ce projet ne cherche pas à juger, mais à rendre perceptible ce qui nous échappe. Il s'attarde sur ces forces diffuses qui orientent nos parcours : ces avantages discrets qui façonnent nos trajectoires. À travers les récits, les visages et les chiffres, j'essaie d'approcher ce tissu invisible qui relie ou sépare, facilite ou entrave, souvent sans qu'on en ait conscience.

LES PRIVILEGES: CE QUI NE SE VOIT PAS

Certains privilèges sont évidents. Ils s'affichent sur les comptes bancaires, dans les quartiers où l'on grandit...

D'autres, plus insidieux, sont invisibles aux yeux de celles et ceux qui en bénéficient.

Personnellement,

- Je ne me suis jamais rendue compte qu'en tant que femme blanche, mes chances de survivre à un cancer du sein étaient nettement plus élevées que celles d'une femme noire. 40% de risque en plus de mourir, simplement parce que la recherche, les essais cliniques, les protocoles de soin... ont été pensés pour des corps blancs.

- Je ne me suis jamais rendue compte que mon nom de famille "européen" me plaçait largement en tête d'une pile de CV, bien avant une personne au nom à consonance étrangère.

- Je ne me suis jamais rendue compte qu'en tant que personne blanche, je pouvais facilement trouver des pointes de danse, des sparadraps ou des sous-vêtements couleur chair, contrairement aux personnes de couleur.

- Je ne me suis jamais rendue compte qu'en tant que hétérosexuelle belge, j'avais 95% plus de chances de pouvoir adopter un enfant qu'une personne homosexuelle

- Je ne me suis jamais rendue compte qu'en tant que femme, j'avais davantage de risques d'être grièvement blessée dans un accident de voiture. Les mannequins de crash-test sont encore calqués sur des morphologies masculines.

etc.

LE MYTHE DE LA MÉRITOCRATIE

Nos sociétés valorisent l'effort avant tout.
On nous répète que « quand on veut, on peut ».
La méritocratie est une fiction réconfortante. Elle laisse penser que tout dépend de nous : nos choix, nos efforts, notre volonté.

Pourtant, tout le monde ne part pas avec les mêmes chances :

Pour exemples:

- À 3 ans, un enfant de profession libérale a entendu en moyenne vingt millions de mots de plus qu'un enfant issu d'un autre milieu. son vocabulaire est 49 % plus diversifié.
- Un homme blanc avec un casier judiciaire a plus de chance d'obtenir un emploi qu'un homme racisé sans casier.
- Un employé jugé "beau" gagne en moyenne 15 % de plus. Aux États-Unis, les peines de prison sont 20 % plus lourdes pour les personnes perçues comme laides.
- Un enfant français a 83 fois plus de chances d'intégrer une haute école si son père l'a intégrée avant.

etc.

LE TALENT, UN PRODUIT DE L'ENVIRONNEMENT

Le noeud du probleme est là : Lorsqu'on bénéficie d'un privilège, on ne le voit pas. On croit que les règles sont les mêmes pour tous, que la réussite repose uniquement sur le talent et le travail. Pourtant, des privileges invisibles comme la couleur de peau, l'apparence, le réseau ou les codes sociaux influencent profondément notre destin.

Même le talent inné, qu'on admire tant, est largement façonné par l'environnement. Comme le souligne Samah Karaki, neurobiologiste et chercheuse, nous ne naissons pas avec des compétences, nous les développons à force d'expositions répétées à des contextes stimulants.

Prenons Mozart : son père avait décidé qu'il serait un prodige avant même sa naissance. À 6 ans, il avait déjà accumulé 3 500 heures de travail. Peut-on vraiment le comparer à d'autres enfants de son âge ?

Il en va de même pour quasiment toutes les personnes influentes : les sœurs Williams, Picasso, Bill Gates... Tous ont eu accès très tôt à des ressources exceptionnelles.

J'ai compris l'ampleur de mes privilèges en nouant une relation avec une personne belgo-iranienne.

Sur le papier, lui et moi avons le même statut social, le même réseau, le même niveau d'étude. Mais dans la rue, tout est différent : tutoiement systématique par la police, refus de locations d'appartement...

Avant cette relation, je n'avais pas réalisé que mes privilèges étaient indissociables des discriminations subies par d'autres.

En effet, les privilèges et les injustices existent toujours en miroir :

- ·Un logement refusé à une personne racisée profite à une personne blanche.
- Un emploi inaccessible à une personne handicapée revient à une personne valide.

ET MAINTENANT, QUE FAIRE ?

Se culpabiliser ? Se taire ? Rendre des comptes ?
Non, Je ne suis pas responsable de mon lieu de naissance. Et dire que « la vie est injuste » n'a pas de sens, comme l'expliquait le philosophe américain, John Rawls : c'est un fait. Mais ce qui est juste ou injuste, c'est la manière dont la société gère ces inégalités, à travers ses lois et ses institutions.

Il ne s'agit pas d'en avoir honte, mais d'en être conscient.

Nous héritons de bien plus qu'une situation sociale ou d'une éducation. Nous héritons aussi d'une manière de regarder le monde, de normes, de préjugés et de certitudes que nous avons parfois intégrés sans même nous en apercevoir. Nous ne sommes pas responsables de tout ce qui nous a été transmis. Mais nous pouvons choisir ce que nous en faisons.

Et si le premier pas consistait simplement à se regarder avec un peu plus d'honnêteté ? À reconnaître ce qui nous a facilité la vie, ce que nous avons toujours tenu pour acquis, mais aussi ce que notre propre parcours nous a empêchés de voir. Car prendre conscience de ses privilèges, ce n'est pas nier ses propres difficultés. C'est accepter que d'autres aient pu rencontrer des obstacles que nous n'avons jamais eu à franchir, parfois même à imaginer.

C'est peut-être en comprenant mieux ce qui a façonné notre propre regard que nous pourrons commencer à comprendre celui des autres.

Au fil de mes recherches, une évidence s'est imposée : il ne revient pas aux personnes marginalisées de toujours devoir éduquer les autres sur les injustices qu'elles subissent. Ce projet vise à faire émerger une responsabilité collective face aux privilèges souvent invisibles pour celles et ceux qui en bénéficient, et aux inégalités systémiques qu'ils contribuent à perpétuer. Il pose alors quelques questions simples :

- Avons-nous réellement conscience de nos avantages immérités, liés à l'apparence et à l'âge, au sexe, à la classe sociale et éducative, à la sexualité, à la race et à la santé ?
- Réalisons-nous à quel point nos propres privilèges sont indissociables des discriminations vécues par d'autres ?
- Sommes-nous prêts à remettre en question certaines de nos certitudes et les structures sociales qui perpétuent ces inégalités ?

C'est donc avec cette idée en tête que je me lance dans une exploration, une étude socio-artistique auprès de 250 participants qui vise à interroger la manière dont les privilèges façonnent nos vies de façon souvent invisible.

CONCLUSION

Classer les personnes de mon entourage selon leur degré de privilège pourrait, de prime abord, sembler reproduire une logique de catégorisation celle-là même qui a longtemps servi à exclure et à hiérarchiser.

Pourtant, le geste que je propose est d'une autre nature : il ne s'agit pas d'assigner des identités figées, mais de rendre visibles les structures silencieuses du privilège, celles qui orientent nos trajectoires sans que nous en ayons nécessairement conscience.

Car si la race, le genre ou la classe sont des constructions sociales, cesser de les nommer n'annule en rien les discriminations qui en découlent. Affirmer que nous sommes tous égaux ne signifie pas que nous sommes tous traités de manière égale. Et reconnaître ces différences de traitement, ce n'est pas renoncer à l'idéal d'égalité, c'est au contraire chercher à lui donner une réalité.

En prenant pour terrain d'étude mon propre entourage, je retourne donc le regard vers ce qui m'est le plus familier : ces zones de confort où le privilège se confond avec la normalité, où ce qui nous a été donné finit par nous apparaître comme mérité.

Il ne s'agit ni de juger, ni de culpabiliser, ni de figer les individus dans un score. Les Privilèges Invisibles est avant tout un objet de sensibilisation : une tentative de rendre visible ce que notre propre position nous empêche parfois de voir.

Il s'agit de rendre tangible cette avance discrète dont certains bénéficient sans même la percevoir ; de déplacer la focale, non plus seulement vers celles et ceux que la société freine, mais aussi vers celles et ceux qu'elle laisse avancer sans heurts.

Les Privilèges Invisibles tente ainsi de cartographier ce qui, précisément parce qu'il nous accompagne depuis toujours, finit par disparaître à nos yeux.
Et de laisser chacun face à une question : **Que serais-je sans les privilèges que je ne vois pas ?**

II.
CADRE PRATIQUE

OEUVRE PRINCIPALE



ECHANTILLON

Choix de l'échantillon et accord de 250 participants.

LE QUESTIONNAIRE

140 questions abordant les privilèges liés à la race, au genre, à la classe, à la santé, à l'apparence et à la sexualité. Le participant y répond de manière subjective, selon ses ressentis et expériences personnelles.

LE STUDIO

Chaque participant·e sera invité·e dans mon studio pour :

- Une prise de vue en collodion humide sur plaque de verre
- Un entretien filmé avec des questions plus sensibles.

Avec les 250 plaques, je composerai un nuancier progressif allant des plus visibles aux moins visibles.

LE NUANCIER

En fonction de leur quota de privilèges, l'arrière-plan de leur plaque de verre sera plus ou moins sombre :

- Fonds sombres ↠ participant·e·s les plus visibles dans la société
- Fonds clairs ↠ participant·e·s les moins visibles

NB : Si le visiteur ressent l'envie de découvrir les visages des personnes moins privilégiées (ceux qui apparaissent en clair dans le nuancier) il lui suffira de scanner un QR code. La caméra de son téléphone appliquera alors un filtre d'inversion des couleurs, lui permettant de visualiser les plaques claires (négatives) en positif, directement à l'écran.

OEUVRE PERIPHERIQUE

META-DATA OU NUANCIER DIGITAL

Le nuancier photographique constitue l'œuvre pivot du projet accompagnée en écho par le questionnaire.

À lui seul, il condense l'essence du propos, mais il peut aussi entrer en dialogue avec d'autres dispositifs qui prolongent sa portée et engage une réflexion complémentaire tel qu'une cartographie, un nuancier digital, un documentaire...

INTRODUCTION: LA PHOTOGRAPHIE, UN MEDIUM NEUTRE?

La photographie illustre, depuis son apparition au XIXe siècle, la manière dont les privilèges invisibles peuvent s'inscrire jusque dans un médium que l'on imagine neutre.

Les premiers procédés photographiques ont été développés et perfectionnés en prenant les peaux claires comme référence, rendant les nuances et les détails des peaux foncées plus difficiles à restituer.
Ce biais se prolongera jusque dans la photographie couleur : les films Kodak restituaient eux aussi moins précisément les peaux noires. Dans les années 1970, il faudra notamment les plaintes de fabricants de meubles et de chocolat, confrontés à la mauvaise restitution des bruns, pour que cette limite technique bénéficie d'une attention accrue. Un exemple presque littéral du privilège invisible : lorsque l'on correspond à la norme, on peut ignorer qu'elle existe.

Mais la photographie n'a pas seulement reproduit ces biais à travers sa technique. Elle les a aussi inscrits dans notre imaginaire collectif à travers l'un de ses usages fondamentaux : le portrait. L'histoire du portrait est aussi celle de ceux qui ont été photographiés, de ceux qui l'ont été autrement, et de ceux qui sont restés hors champ. Selon leur classe sociale, leur genre, leur orientation sexuelle, leur handicap ou leur conformité aux normes de leur époque, tous les individus n'ont pas bénéficié du même accès à une représentation choisie et valorisante. Certains ont été photographiés pour affirmer leur statut et laisser une trace d'eux-mêmes ; d'autres ont dû dissimuler une partie de leur identité ou ont été représentés à travers un regard médical, policier, scientifique ou spectaculaire.

Ne pas être représenté ne signifie pas seulement ne pas être vu : c'est aussi être écarté du récit collectif. À mesure que la photographie est devenue une mémoire de la société, ceux qu'elle montrait ont contribué à incarner cette société dans l'imaginaire commun. Avoir sa place dans l'image, c'est aussi avoir sa place dans le récit qu'une société construit d'elle-même.

Le portrait a également joué un rôle déterminant dans la construction de nos critères de beauté. Il n'a pas seulement enregistré les apparences d'une époque : il a participé à définir et à diffuser ce qui était considéré comme beau, jeune, respectable ou désirable. Pose, lumière, cadrage, vêtements, décor puis retouche ont contribué à ériger certains visages et certains corps en modèles.

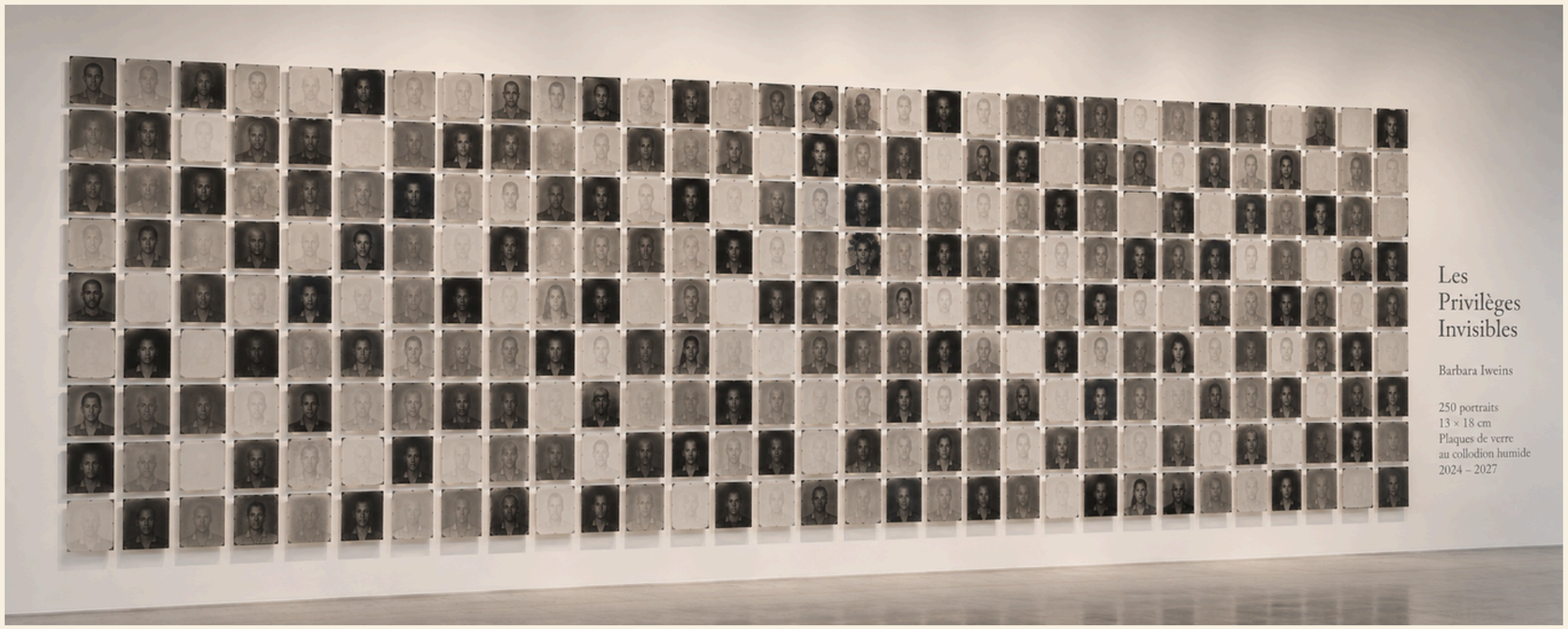
Parce que la photographie semble simplement enregistrer ce qui se trouve devant l'objectif, son pouvoir est particulièrement puissant : elle peut faire apparaître comme naturel ce qui est en réalité une construction sociale.

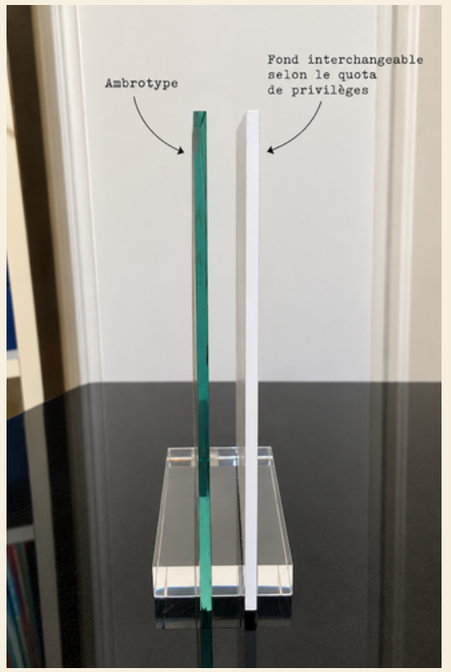
C'EST CETTE HISTOIRE QUI A GUIDÉ MON CHOIX DU COLLODION HUMIDE POUR LES PRIVILÈGES INVISIBLES. REVENIR À L'UN DES PROCÉDÉS QUI A ACCOMPAGNÉ LES DÉBUTS DE LA PHOTOGRAPHIE, C'EST REVENIR AU MOMENT OÙ SE SONT INSTALLÉS NOMBRE DE CODES DE REPRÉSENTATION DONT NOUS HÉRITONS ENCORE AUJOURD'HUI. PRÈS DE DEUX SIÈCLES PLUS TARD, À L'ÈRE DE L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE, CERTAINS DE CES BIAIS PERSISTENT ET SE REPRODUISENT SOUS DE NOUVELLES FORMES. LES TECHNOLOGIES ÉVOLUENT, MAIS CONTINUENT DE REFLÉTER LES NORMES SOCIALES QUI LES FAÇONNENT, INFLUENÇANT CE QUE NOUS REGARDONS, CE QUE NOUS VALORISONS, MAIS AUSSI CE QUE NOUS NE VOYONS PAS.

SCENOGRAPHIE



OEUVRE CENTRALE: PATCHWORK PHOTOGRAPHIQUE





L'œuvre centrale du projet Les Privilèges Invisibles est un patchwork photographique composé de 250 ambrotypes (plaques de verre au collodion humide) de 13 × 18 cm, légèrement espacés du mur, comme en suspension. Chaque portrait est associé à un score de privilège, calculé à partir d'un questionnaire de 140 questions portant sur les discriminations et avantages perçus.

Chaque portrait se compose de deux plaques distinctes, séparées d'un centimètre : à l'avant, l'ambrotype sur verre transparent ; à l'arrière, une seconde plaque dont la couleur varie selon le score de privilège. Plus ce score est élevé, plus le fond est sombre, révélant nettement le visage. À l'inverse, plus il est faible, plus le fond s'éclaircit, jusqu'au blanc, où le portrait devient presque invisible. L'ensemble compose ainsi un nuancier allant du blanc au noir, en passant par toutes les nuances de gris

Ce choix plastique rend visible une tension centrale : certaines trajectoires s'imposent dans l'espace public, d'autres s'effacent. L'installation révèle l'architecture discrète des places qu'on occupe sans les choisir.

Si le visiteur ressent l'envie de découvrir les visages des personnes moins privilégiées du patchwork (ceux qui apparaissent en clair dans le nuancier) il lui suffira de scanner un QR code. La caméra de son téléphone appliquera alors un filtre d'inversion des couleurs, lui permettant de visualiser les plaques claires (négatives) en positif, directement à l'écran.

CLIQUEZ SUR L’IMAGE POUR VISUALISER LES AMBROTYPES



OEUVRES PERIPHERIQUES

A. VISUAL DATA - STATISTIQUES

Je considère les chiffres comme un outil essentiel de déconstruction : ils permettent de confronter nos perceptions et de rendre visibles des mécanismes qui, à l'échelle individuelle, peuvent rester imperceptibles.

Les 140 questions posées aux 250 participants permettent de transformer des expériences individuelles en données comparables et d'en dégager des statistiques très personnelles : exposition au sexisme, au racisme, au validisme, au classisme ou au lookisme, mais aussi accumulation ou absence de certains avantages sociaux. Ces données deviennent parallèlement un outil d'auto-analyse sociologique.

Les 250 personnes constituent l'empreinte statistique de mon propre environnement social : non pas un échantillon représentatif de la société, mais une cartographie du monde auquel j'ai réellement été exposée.

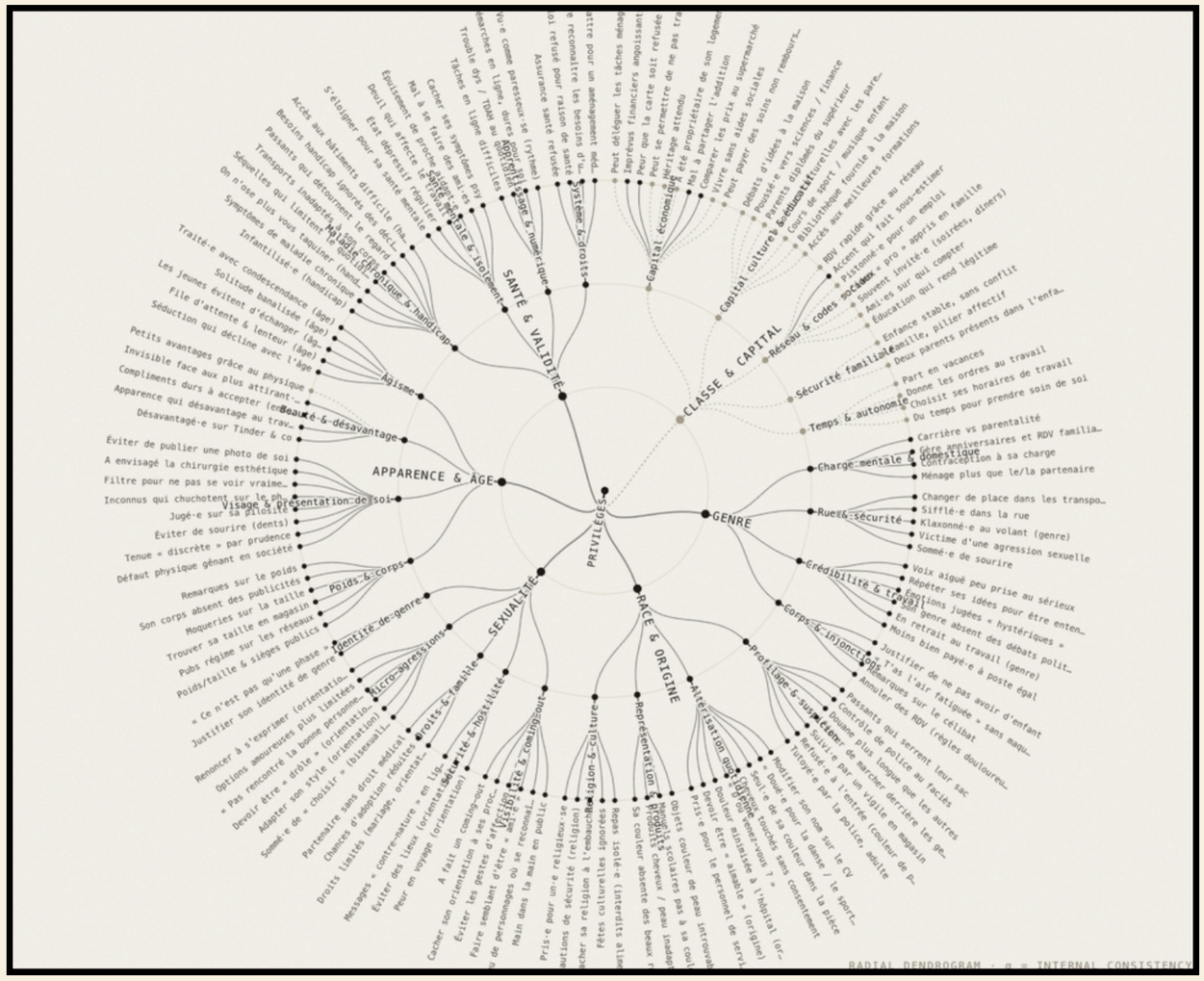
En replaçant ces relations sur la ligne du temps de ma vie, il devient possible d'observer ce qui m'était socialement visible à différentes périodes, ce qui ne l'était pas, et comment les phénomènes d'entre-soi et d'homophilie ont progressivement façonné mon référentiel.

Comme dans Katalog, mettre en regard ces données intimes avec des statistiques plus globales permet de faire dialoguer une histoire individuelle avec les structures sociales qui la traversent. Car ce qui nous entoure participe aussi à définir ce que nous considérons comme « normal » et peut-être ce que nous parvenons, ou non, à percevoir comme un privilège.

CLIQUEZ SUR LE VISUEL POUR NAVIGUER A TRAVERS LES DATAS (PROTOTYPE)

POUR INFO: CE PROTOTYPE PRÉSENTE LES PREMIÈRES PISTES DE RECHERCHE ET D'EXPÉRIMENTATION AUTOUR DU DNAVIGUERISPOSITIF INTERACTIF. SA FORME VISUELLE DÉFINITIVE RESTE À CONCEVOIR. LES DONNÉES PRÉSENTÉES SONT FICTIVES.

EN COLLABORATION AVEC KARIM DOUËB.



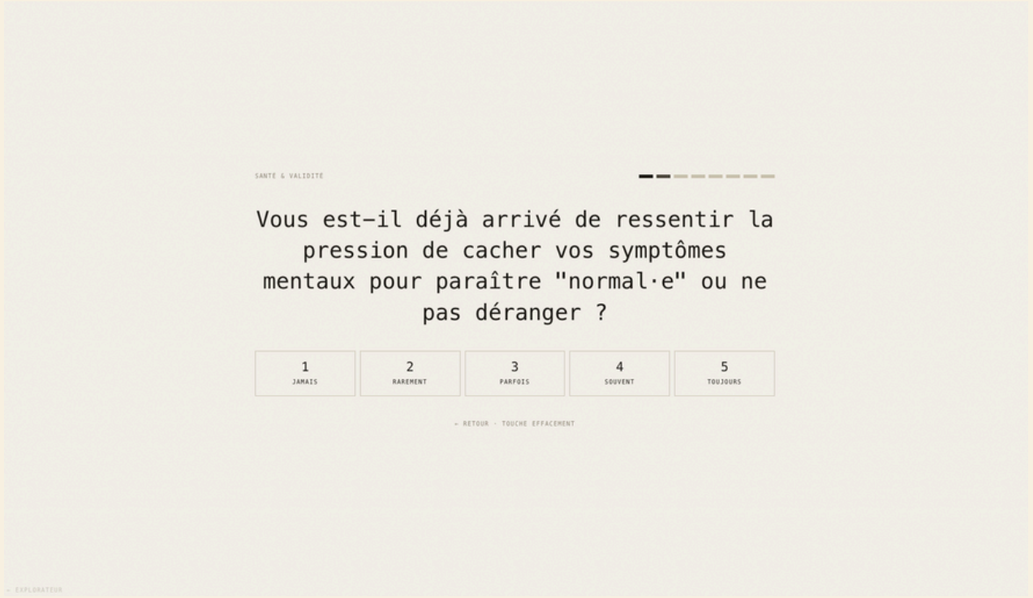
OEUVRES PERIPHERIQUES

B. QUESTIONNAIRE INTERACTIF

Au sein de l’exposition, chaque visiteur est invité à répondre à un questionnaire identique (mais réduit) sur un ordinateur.

Un programme génèrera alors son portrait, qui sera (selon le score de privilèges obtenu) rendu visible ou partiellement dissimulé. Se prêter à l’exercice, c’est déjà entamer un premier pas vers la déconstruction de ses propres privilèges.

CLIQUEZ SUR LE VISUEL POUR NAIGUER A TRAVERS LES DATAS (prototype)



C. IMAGE REMANENTE

Le visiteur est invité à fixer quelques secondes un portrait en négatif fortement éclairé. Lorsqu’il ferme les yeux le visage apparaît brièvement en positif. Cette image n’est pas projetée : elle est créée par son cerveau.

Cette illusion d'optique illustre nos biais inconscients lorsque nous rencontrons quelqu’un. En effet, nous ne partons jamais d’une page blanche. Notre regard est déjà chargé d’associations, de représentations et de préjugés, hérités de notre histoire personnelle, familiale, sociale et collective.

En quelques instants, parfois avant même que nous en ayons conscience, nous interprétons une multitude de signes (couleur de peau, genre perçu, âge, apparence, vêtements) à travers des représentations et des biais déjà présents en nous.

La catégorisation sociale, les stéréotypes implicites ou encore l’effet de halo en sont quelques manifestations.
L’image rémanente matérialise cette part invisible du regard : ce que nous voyons de l’autre se construit aussi à partir de ce que nous portons déjà en nous.

LIVRE PHOTOGRAPHIQUE

En parallèle, j'aimerais développer l'idée d'un livre photographique entièrement transparent. Le texte et les images ne se révéleraient qu'au fil des pages, grâce à l'insertion de trois cartons de différentes teintes (noir, gris foncé et gris clair).

Dans l'esprit de Katalog, je souhaite y mener une forme d'auto-sociologie, en plaçant cette fois la focale, avec le plus d'honnêteté possible, sur mon propre parcours.

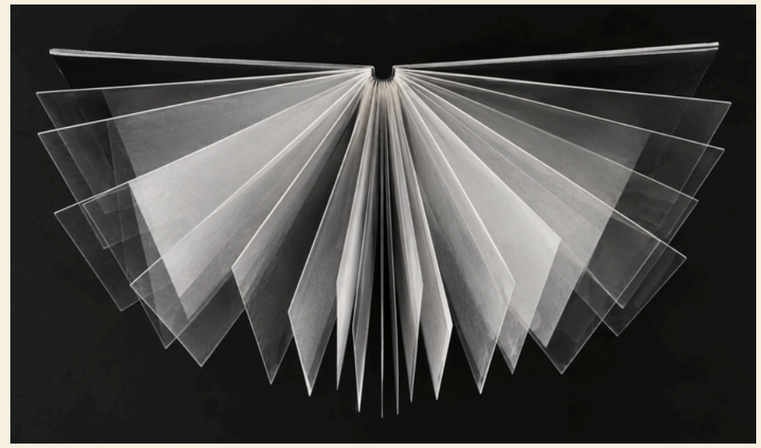
À mi-chemin entre le livre photographique et l'essai sociologique, il mêlerait portraits, témoignages et entretiens avec les personnes de mon entourage, analyses statistiques et déconstruction des préjugés. À travers ces échanges approfondis, je chercherais à aller au plus près de leurs trajectoires, de leurs contradictions et de ce qu'elles-mêmes ne perçoivent pas toujours. Une enquête menée avec la plus grande honnêteté possible, à commencer par moi-même.

Nous sommes souvent partie prenante de systèmes que nous condamnons pourtant sincèrement. On peut se revendiquer féministe tout en reproduisant des réflexes sexistes, défendre l'égalité tout en perpétuant des préjugés. Notre responsabilité ne commence pas nécessairement avec l'intention de discriminer. Elle existe aussi dans ce que nous reproduisons sans même en avoir conscience.

Je n'échappe évidemment pas à ces contradictions.

J'ai lu Despentes, Ernaux, de Beauvoir, revendiqué haut et fort mon féminisme, tout en répétant à qui voulait l'entendre que, si j'étais un homme, je serais probablement terriblement misogyne. Élevée dans un idéal universaliste où nous étions censés être tous semblables, j'ai longtemps défendu certaines traditions de la Saint-Nicolas sans mesurer ce qu'elles pouvaient véhiculer, alors même que les personnes racisées étaient presque absentes de mon entourage. J'ai aussi longtemps attribué à mon humour la facilité avec laquelle je me sortais de certaines situations. Il m'a fallu attendre la périménopause, et voir les attentions se faire plus rares, pour réaliser que mon apparence physique y était peut-être pour beaucoup.

Autant de contradictions entre ce que je pensais défendre et ce que je contribuais, sans le voir, à perpétuer. L'enjeu de ce livre serait de creuser ces angles morts, sans chercher à me disculper ni à me condamner. Comprendre comment nos privilèges façonnent jusqu'à nos convictions, nos comportements et l'image que nous nous faisons de nous-mêmes.



III.
ANNEXES

ANNEXES: ELEMENTS DE COMPREHENSION

A. PRIVILEGES INVISIBLES - DEFINITION

Un privilège invisible est un avantage non mérité que nous percevons difficilement comme tel parce qu'il se manifeste moins par ce qui nous arrive que par ce qui ne nous arrive pas : un obstacle absent, une porte qui s'ouvre, une confiance accordée, une difficulté que nous n'avons jamais eu à surmonter. À force, ces avantages finissent par nous sembler normaux et leurs effets peuvent être confondus avec le mérite.

PERCEPTIONS COMPLEXES:

- **Privilège et difficultés** : Bénéficier d'un privilège ne signifie pas ne pas rencontrer de difficultés. Cela signifie ne pas rencontrer certaines difficultés du fait de ce privilège. C'est en confondant ces deux réalités que l'on finit par assimiler le privilège à l'absence de difficultés, et sa reconnaissance à une négation des épreuves vécues.
- **Vision binaire** : Le terme de privilège peut donner l'impression que l'on est soit complètement privilégié, soit pas du tout. Cela simplifie à l'extrême la réalité, menant souvent à des discussions polarisées et à une compétition victimaire, où chacun·e tente de prouver qu'il ou elle est le moins privilégié·e.
- **Invisibilité du privilège** : Les privilèges sont souvent invisibles, surtout pour celles et ceux qui en bénéficient. Lorsqu'on est privilégié·e, cela implique de ne pas avoir à se préoccuper de certains risques ou de certaines situations, et de ne pas être confronté·e à des réalités sociales spécifiques. Ce privilège, souvent invisible, rend difficile sa prise de conscience et complique l'idée que l'on puisse agir sur ces inégalités. Si les privilèges financiers peuvent être mesurables, d'autres, comme les privilèges liés à la race, à la beauté ou au genre, sont plus subtils et complexes à appréhender.
- **Contexte et fluidité du privilège** : Le privilège est contextuel et changeant. Personne n'est privilégié en tout lieu et en tout temps. Ce n'est pas une caractéristique fixe, mais une réalité qui évolue selon les situations, les cultures et les interactions. Comprendre et déconstruire un privilège exige donc une connaissance approfondie du contexte socioculturel, ce qui rend son identification parfois difficile.

beauté

RETOUR VERS
LA PAGE INITIALE

ANNEXES: ELEMENTS DE COMPREHENSION

B. CHOIX DE L'ECHANTILLON

Les Privilèges Invisibles est une démarche artistique introspective, assumée comme telle. Les 250 participants ne constituent pas un échantillon représentatif de la société : ils appartiennent, à des degrés divers, à mon entourage. Cette non-représentativité fait précisément partie de la recherche.

Il ne s'agit pas de dresser un état des lieux extérieur des privilèges et des discriminations, ni d'illustrer des réalités sociales déjà largement étudiées, mais d'observer de l'intérieur comment ils façonnent nos perceptions, nos récits et nos trajectoires.

Car notre entourage ne constitue pas seulement un ensemble de relations. Il délimite aussi une partie du monde à laquelle nous sommes réellement exposés. Famille, école, travail, amitiés ou relations amoureuses composent progressivement un référentiel dans lequel certaines expériences deviennent familières, tandis que d'autres restent abstraites, marginales ou simplement absentes.

Dans un environnement relativement homogène, ce qui est objectivement privilégié peut ainsi être subjectivement vécu comme parfaitement ordinaire. Certains de mes propres avantages me sont peut-être restés longtemps invisibles, non parce qu'ils étaient cachés, mais parce qu'ils étaient partout autour de moi.

Ce référentiel ne façonne pas seulement la manière dont nous évaluons ce que nous avons accompli. Il participe aussi aux conclusions que nous tirons de la situation des autres. Ce qui a été relativement possible dans notre monde peut devenir, sans que nous nous en rendions compte, ce que nous imaginons possible pour chacun.

Mais il serait trop simple d'en conclure qu'un environnement plus hétérogène produit mécaniquement un regard plus juste ou plus lucide. Nous choisissons aussi nos relations à partir de dispositions, de valeurs et d'affinités déjà constituées ; certaines rencontres déplacent profondément notre perception, d'autres beaucoup moins. Surtout, nous ne faisons pas qu'enregistrer les expériences qui nous entourent : nous les sélectionnons, les hiérarchisons et les intégrons au récit que nous nous faisons du monde et de notre propre parcours.

Ce qui m'intéresse est donc moins de mesurer une progression que d'observer les interactions entre ce à quoi j'ai été exposée, les récits dont j'ai hérité, celui que je m'en suis construit et les transformations éventuelles de mon regard.

Choisir mon entourage, c'est donc refuser la facilité d'un discours distancié et chercher dans le familier, dans ce qui semble « normal », « juste » ou « mérité », ce qui relève aussi de mécanismes collectifs. Car même dans des milieux bienveillants, même dans des cercles qui se pensent ouverts et progressistes, on perpétue, on protège, on filtre.

C'est peut-être précisément là que certains angles morts sont les plus difficiles à percevoir : **là où le confort finit par se confondre avec la norme.**

RETOUR VERS
LA PAGE INITIALE

ANNEXES: ELEMENTS DE COMPREHENSION

C. TYPES DE DISCRIMINATIONS

Dans mon étude, je m'appuie sur six discriminations définies par Nathalie Achard, qui offrent une base structurée pour analyser les mécanismes d'exclusion:

1.Racisme. discrimination fondée sur l'origine ethnique, la couleur de peau, ou sur des éléments culturels ou religieux associés à une origine, entraînant une hiérarchisation des groupes sociaux et des inégalités de traitement.

2.Classisme. Préjugés et discriminations basés sur la classe sociale ou le statut économique, favorisant certaines catégories sociales au détriment d'autres.

3. Hétérosexisme. Un système de croyances qui valorise l'hétérosexualité comme norme, marginalisant ou discriminant les orientations non hétérosexuelles.

4. Lookisme. Discrimination basée sur l'apparence physique, où les individus sont jugés et traités différemment en fonction de leur apparence (l'âgisme est inclus dans cette catégorie).

5. Validisme. Discrimination envers les personnes handicapées (physiques ou mentales), considérant les normes corporelles valides comme supérieures et marginalisant celles qui ne s'y conforment pas.

6. Sexisme. Discrimination basée sur le sexe ou le genre, souvent au détriment des femmes, perpétuant des stéréotypes et des inégalités entre les sexes.

Pour établir le quota final, je vais élaborer un système de pondération qui intégrera trois critères principaux :

- la gravité des discriminations (mesurée par leurs conséquences sur les opportunités de vie),
- leur rareté (c'est-à-dire leur fréquence relative dans une société donnée) et
- le cumul des discriminations (les effets amplifiés lorsqu'une personne est concernée par plusieurs oppressions).

RETOUR VERS
LA PAGE INITIALE

ABOUT THE ARTIST: BARBARA IWEINS

Barbara Iweins is a Belgian photographer who began her artistic career in Amsterdam, where she lived for several years. A collector from an early age, she categorizes, gathers, and archives her photographic subjects with an almost obsessive rigor.

Fascinated by human vulnerability, she has explored the boundaries of intimacy since the beginning of her career. Finding her way through experimentation, her early projects took the form of inventories of the ordinary: the unguarded gazes at dawn in 7AM/7PM, the inner turmoil gradually dissolving in Bath, the boxes we struggle to escape in Boxes. While photography became her medium of choice, words have always kept her grounded. No artists have offered her greater solace than Édouard Levé, Stig Dagerman, and Milan Kundera. Writing runs through each of her projects like an invisible thread.

Upon leaving Amsterdam for Brussels, she chose to make her own life the subject of her investigation. With KATALOG, she photographed each of the 12,795 objects she owned, one by one. Together, they trace the subtle contours of a self-portrait: accumulation and classification become the tools of an indirect autobiography.

Since then, she has continued this journey from the intimate to the collective, searching within her own life for the invisible forces that shape who we become.

Barbara graduated from IHECS, a school of communication and journalism in Brussels, Belgium. She went on to work for several years in film distribution and production.

In 2009, she turned to photography and has since held solo exhibitions at venues including:

- Musée de la Vie Wallonne (BE, 2025)
- L'Appartement, Images Vevey (CH, 2023),
- Les Rencontres Internationales de la Photographie d'Arles (FR, 2022),
- Parlement Francophone Bruxellois (BE, 2018),
- Atelier Relief Bruxelles (BE, 2016),
- Street Lab Amsterdam (NL, 2010).

Le livre ***Katalog*** a été publié par Delpire&co en juin 2022.



barbara.iweins@gmail.com

www.barbaraiweins.be

+32(0)472612641

